

PROLOGUE

Et j'ai dit en mon cœur
Dieu jugera le juste et
l'injuste car il y a là un
temps pour toute chose
et sur toute œuvre
Ecclésiaste. Chapitre 1.17

Les explosions sourdes du plastic diminuaient peu à peu d'intensité avec l'approche du jour. L'aube grise perçait dans le moutonnement des nuages bas qui roulaient sur Alger. Plus espacées, des rafales d'armes automatiques déchiraient le rideau de pluie qui s'étendait par vagues successives.

Les objets prenaient sous la coruscation des lumières électriques une sorte de halo lumineux qui montait de l'asphalte mouillé. La chaleur collait aux vitres. De temps à autre une étoile striait l'immense glace du café et les gouttes d'eau glissaient par transparence dans un brouillard humide avec une lenteur exaspérante. Le bruit lointain de la mer montait avec le vent apportant une curieuse impression de sécurité. Le temps suspendu aux mouvements de la ville vibrait maintenant des pas assourdis dans la salle déserte. Un regard qui n'accroche qu'un espace sans objets, le blanc du mur qui s'élançait vers la lampe nue, le son de ma voix, le bruit de la tasse que l'on pose. Ces impressions fugitives qui s'imposaient à mon vertige dans une sorte d'hébétéude où venait se fondre l'indifférence et la fatigue qui me paralysaient. Le patron s'attardait maintenant à me fixer, il avait repris sa position immobile et rigide, face à son comptoir, le dos à son image que renvoyait le miroir. Chacun de mes gestes animait son visage, accompagnait son regard où venait se mêler son angoisse et sa peur. Un mégot que l'on écrase et l'univers familial bascule dans le visage d'un étranger.

Il fallait agir pour rompre cette tension, se lever peut-être, lui parler. Il avait compris bien sûr, les obsèques d'un ami.

- Un autre café ? Il s'affairait maintenant avec un sourire triste.

Bascuna, le directeur de la succursale d'Alger est arrivé un peu plus tard en voiture. Il m'a accompagné jusqu'au trottoir dans un geste rassurant de la main, puis il s'est courbé pour

fermer la portière. A ce moment j'ai pensé à notre patron Morel, car il y avait sur son visage la même chaleur..

Une semaine avant, Morel avait été tué dans une rue d'Alger d'une balle dans la nuque. Les journaux avaient écrit « incident » à El Biar : « un mort européen » Bascuna a été prévenu quand la police a trouvé sur le corps les papiers de l'agence. Son cadavre est resté deux heures dans la rue, couvert d'un journal ouvert, sous la garde indifférente d'un gendarme et dans l'écoulement de la foule.

Nous roulons maintenant vers la morgue, le vent a cessé. C'est un crachin qui couvre d'un froid humide les rues du port, les façades des maisons et les entrepôts. La ville semble attendre on ne sait quelle fin d'apocalypse dans les visages inquiets des rares ouvriers qui se retournent sur notre passage. Tout le monde craint les attentats. Bascuna m'explique que ce sont les militaires qui fixent l'heure des obsèques et l'itinéraire des convois funèbres. La police et l'armée gardent la haute main sur tout, de peur d'être débordées. Les avis de décès publiés par les journaux ne mentionnent que le nom des victimes et l'heure d'inhumation. Il est interdit de suivre à pied les convois funèbres. Malgré l'heure il règne sur cette place une agitation insolite, des véhicules et des gens convergent vers ce bâtiment qui ressemble vaguement à un garage et qui n'a d'officiel que le drapeau qui pend sous le fronton et où l'on devine sous la peinture délavée « Liberté, Egalité, Fraternité » La morgue est une salle rectangulaire. Dans le fond il y a plusieurs chapelles ardentes où les morts entrent trois par trois. Les vivants se disputent les chaises pour faire asseoir les femmes et les vieillards. Les familles se précipitent dans cette cohue de hall de gare. Les femmes pleurent et les hommes s'écartent pour éteindre leur cigarette. Alors l'odeur devient épouvantable, elle imprègne les vêtements, les cheveux, les ongles. Au bout d'un moment il semble que l'on fasse corps avec elle. C'est un mélange d'air vicié, de matières fécales et de bougies fondues. Il faut s'écarter pour laisser passer les employés surmenés qui portent les corps sur des brancards dans la salle, les déposent à même le sol, puis repartent vers la porte du fond, pendant que d'autres prennent à leur tour les corps pour les poser sur les tables de bois des chapelles. Au-dessus de chaque table il y a une ardoise. Un employé inscrit avec application à la craie rouge le nom du mort et la date du décès. Il faut attendre quelques minutes, puis les corps sont mis en bière et chargés dans les fourgons mortuaires qui partent en convoi vers les différents cimetières. A chaque sortie il y a un mouvement dans la foule, les parents et les amis du défunt qui sortent rapidement pour reprendre leur voiture.

Dehors les motards de la gendarmerie attendent pour ouvrir la route des corbillards.

Sur la gauche, les corps des musulmans sont alignés sur le sol, enveloppés dans des draps verts délavés. Les familles forment un écran d'où émerge le voile blanc des femmes. Certains passent de corps en corps puis s'éloignent dans un hochement de tête et un bruit de gorge.

Les victimes d'attentats sont d'abord autopsiées puis conduites à la morgue où les familles doivent venir les reconnaître. C'est un continuel va-et-vient de gens qui entrent et sortent, s'interpellent à voix basse. Parfois un sanglot étouffé ou un cri de colère se détache de ce bourdonnement sourd que vient troubler à intervalle régulier le bruit des moteurs. Les employés de la mairie ont organisé pour les Européens la location des bougies et des drapeaux, car pour ceux qui le désirent les corps sont exposés quelques minutes, le temps de prendre une photo avec les fleurs et de réciter quelques prières. Les fleurs sont payées à prix d'or et pourtant il y a toujours quelqu'un qui trace dans la foule un chemin encombré de roses et d'œillets. Ce dernier geste à quelque chose d'incongru, mais il libère d'une tension intérieure comme si inconsciemment le fait de bouger ou de se fixer une tâche simple pouvait encore rassurer.

Il y a aussi ce sentiment confusément ressenti qu'il existe une part de soi qui devient totalement étrangère, un visage que l'on ignore et que les autres nous imposent, un geste que l'on oublie et qui nous marque. Nous avons repris encore une fois la voiture pour accompagner le cercueil à l'aéroport.

Je m'étais déjà occupé des formalités de sortie. Je crois que nous avons parlé de la "boite". Seule l'activité d'Oran serait maintenue, la succursale d'Alger était fermée provisoirement et il devait me remettre avant mon départ une situation exacte et les fonds disponibles, et je lui précisais enfin que depuis le retour de Mme Morel en métropole j'étais le seul fondé de pouvoir, et je tenais à sa disposition copie du mandat que j'avais reçu du notaire de Morel. Sa réaction fut assez différente de celle que j'attendais.

- Tout cela n'a plus d'importance. C'est fini, me dit-il, je pars en Israël avec ma famille dès que possible.

Bizarrement d'un coup une réflexion entendue à la morgue me revint à l'esprit "au moins pour les juifs et les musulmans c'est plus rapide, il n'y a pas les simagrées des curés".

C'était impossible de repartir avant le couvre feu, j'ai donc décidé de rester encore une nuit à Alger et de prendre le lendemain le premier vol pour Oran.

==--==--==O==--==--==